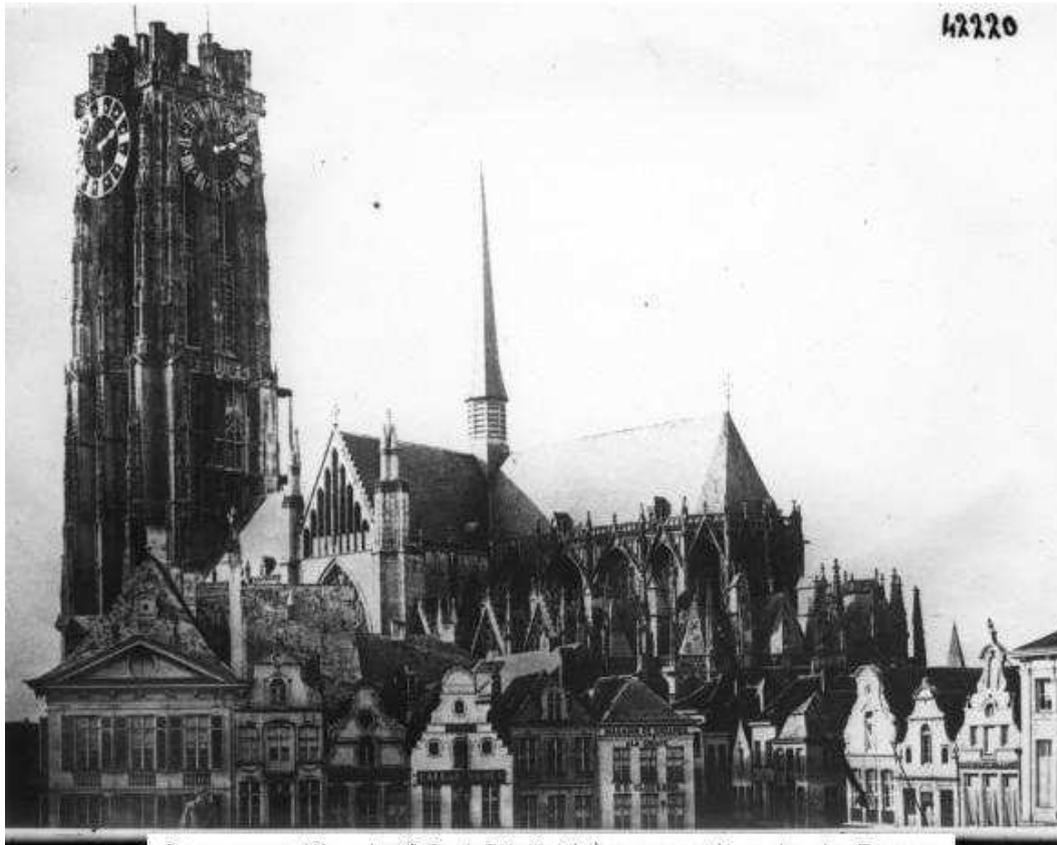


JOURNAL D'UN TEMOIN
LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Bruxelles, jeudi 1^{er} octobre (1914)

Les Allemands ont réussi à mettre leur artillerie lourde de siège en position afin d'ouvrir le feu sur les forts d'Anvers. L'attaque du "*bastion national*", considérée par eux comme décisive, a commencé hier et les affiches officielles d'aujourd'hui consignent orgueilleusement la nouvelle, ajoutant que les lignes allemandes du blocus ont repoussé une attaque belge et ont pris déjà deux des forts, dont elles ne signalent pas les noms. Cette omission laisse supposer que cela n'a pas eu lieu car, autrement, ils se seraient empressés de crier victoire, sans laisser planer le doute. Anvers est invulnérable ! ...

En fait, de rudes combats se déroulent entre Bruxelles et Anvers, et Malines risque fort d'être détruite, ce qui serait vraiment malheureux. La jolie et archaïque cité archiépiscopale, qui avait été prise dernièrement par les Allemands, vient d'être reconquise, non sans sacrifices, par les Belges et, lors des divers combats dont elle fut le théâtre – et spécialement lors des duels d'artillerie où, à plusieurs reprises, elle servit de cible –, elle a beaucoup souffert. Par chance, ses monuments principaux sont encore debout, ayant échappé par miracle à la destruction mais en ayant subi des dégâts importants. Sa position géographique, inconfortable à si courte distance de la première ligne de forts, l'expose à être canonnée successivement : par les Allemands, tant que les Belges l'occupent ; par les Belges, si les Allemands la reprennent. Le risque augmente. Depuis les terrasses bruxelloises (**N.d.T.**)



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

de l'hôtel Elite, je vois, se détachant sur le ciel couleur de cendre, la svelte tour de Saint-Rombaut

(N.d.T.) et, autour d'elle, les petits nuages blancs des obus qui viennent tomber sur la pauvre ville.



J'ai visité Malines plusieurs fois, intéressé par son caractère flamand marqué, analogue, sans être aussi *riche* que celui de Bruges et de Gand. Les hasards d'une excursion m'ont, la première fois, fait arriver là à la tombée de la nuit d'une journée froide et pluvieuse. Cependant, je me suis lancé dans une promenade improvisée, empruntant une rue en face de la gare (**N.d.T.** : Hoogstraat ou rue Graaf van Egmont en 1914 ? ...), aux bâtiments à grands murs tristes et monotones. J'ai atteint une place, dont le parc avait été dépeuplé par l'hiver et à une des extrémités de laquelle se dressait une masse noire et trapue : les deux tours basses et massives de la porte de Bruxelles (**N.d.T.** : Brusselsepoort). M'enfonçant dans la ville, j'ai parcouru quelques rues solitaires et muettes, où semblaient dormir les vieilles façades flamandes, se terminant en pointe, qui produisent aux étrangers l'impression d'un romantique décor de

théâtre, Peu à peu, les vitrines des boutiques et les portes vitrées des brasseries s'illuminaient parcimonieusement. A la Jetée du Sel (**N.d.T.** : Zoutwerf), je me suis approché du parapet du pont pour voir couler les eaux noires de la Dyle (**N.d.T.**), qui forme là une courbe ; le soir était impénétrable et, dans les ondes rendues troubles par la pluie, c'était à peine si se reflétait le rais de lumière tremblant d'un réverbère lointain. Alors que j'arrivais plus loin à la large et vétuste rue Bailles-de-Fer (**N.d.T.** : Ijzerenleen), au milieu d'un silence extraordinaire, le carillon de Saint-Rombaut égrena soudain l'heure des voix argentines de ses cloches, comme si c'était le signal pour rompre le silence. De tous côtés, on commença à entendre une étrange agitation, le battement de milliers de sabots en bois sur les pavés sonores : c'étaient les ouvriers et ouvrières des usines qui sortaient de leurs ateliers, pressés de



rentrer chez eux. Pour accompagner ces castagnettes, il y avait des conversations, des appels, quelques rires. Mais tout cela ne dura qu'un instant et les rues de Malines replongèrent dans un profond silence, que n'interromprait plus, durant la nuit, que la voix claire du carillon, vibrant de quart d'heure en quart d'heure.

J'ai vu Malines une autre fois, débordant d'animation. On était en été et il y avait une fête en ville : le célèbre sonneur de cloches allait donner un concert de carillon, de sorte que des gens accouraient de toutes parts : de Bruxelles, d'Anvers, d'Alost, de Termonde, de Louvain, de plus loin encore. Les hôtels avaient été pris d'assaut et, dans les rues, circulaient de petites charrettes vendant des friandises ou des patates, frites en présence du consommateur, qui les emportait, enveloppées dans des cornets de papier. La haute et élégante tour gothique de Saint-Rombaut dressait ses lignes sveltes dans un ciel

clair, doré par le soleil, et les vieilles maisons flamandes de la Grand'Place (**N.d.T.** : Grote Markt), l'archaïque et très jolie Schepenhuis, le marché aux draps (**N.d.T.** : Wollemarkt), la Poste, l'Hôtel de Ville, semblaient également en fête. Les restaurants étaient bondés et nombre de voyageurs mangeaient en plein air, à des tables placées sur les trottoirs. A la Jetée du Sel (**N.d.T.** : Zoutwerf), dans les eaux de la Dyle, tranquilles et diaphanes, dans les maisons flamandes qui la bordent, dans le feuillage des arbres, la lumière se livrait à des jeux enchanteurs parce que, en Belgique, même lors des jours les plus clairs et les plus éblouissants, la lumière n'est jamais crue et violente : elle semble caresser les objets qu'elle colore de nuances infinies, aidée par l'atmosphère, dans laquelle, même alors, plane un impalpable et imperceptible voile de brouillard. Les énormes moellons de la porte de Bruxelles (**N.d.T.** :

Brusselsepoort) présentait tous les tons de gris, depuis le bleu foncé jusqu'à presque blanc, et de grandes affiches multicolores rompaient çà et là son harmonie, comme une crispante discordance.

Cette porte est tout ce qui reste des anciennes fortifications de Malines, devenues aujourd'hui des boulevards, car l'ancien siège de la cour suprême des Pays-Bas s'est mué en un inoffensif et paisible siège archiépiscopal, résidence de l'illustre cardinal Mercier, de plusieurs corporations religieuses, de collèges de soeurs, de béguinages, et d'autres établissements religieux. La guerre a, dès son début, contribué à la fermeture des pensionnats de jeunes filles, renvoyées dans leurs foyers en raison des dangers qu'elles pourraient courir. Des dangers plus grands que supposés, parce que Malines est malheureusement devenue un champ de bataille et, à cette heure, c'est la destruction qui la menace.

Mais je veux croire qu'elle échappera au désastre, qu'elle ne connaîtra pas le sort de Louvain. Non, on assure que les Français accourent promptement au secours des Belges, en si grand nombre qu'ils ont aujourd'hui défilé pendant au moins 8 heures pour traverser Gand. Le canon tonne sans cesse entre Malines et Louvain, où doit avoir été livrée une terrible bataille. L'issue heureuse approche.

Entretiens, dressés sur leurs éperons, les Allemands, revenant avec insistance à leur système d'intimidation, viennent de publier la proclamation suivante, analogue à d'autres, antérieures :

"Dans la nuit du 25 septembre, la ligne du chemin de fer et le télégraphe ont été détruits sur la ligne Lovenjoel-Vertrijk. En conséquence de cela, les deux localités citées ont dû, le 30 septembre, rendre des comptes et remettre des otages.

"A l'avenir, les localités les plus proches de l'endroit où se passent des faits semblables – peu importe qu'elles soient coupables ou non – seront châtiées sans miséricorde.

"Dans ce but, on a pris des otages dans toutes les localités voisines des chemins de fer, des lignes du télégraphe et du téléphone, qui seront immédiatement fusillés.

"Par ailleurs, toutes les troupes chargées de la protection des voies ferrées ont reçu l'ordre de faire feu sur toute personne qui s'approche d'une manière suspecte des voies du chemin de fer ou des lignes télégraphiques ou téléphoniques.

"Bruxelles, 1^{er} octobre 1914.

*Le gouverneur général en Belgique,
baron von der Goltz, feldmaréchal."*

A Grammont et dans d'autres localités, les Allemands tentent par tous les moyens de s'emparer des soldats ennemis dispersés, retardataires ou cachés. A Grammont, par exemple, ils ont publié un édit qui condamne à la peine de mort tout habitant qui accorde l'hospitalité à des soldats belges, français et anglais, vêtus en civil. Ils ont fait la même chose de toutes parts, poussant, pour ainsi dire, à la trahison les malheureux villageois, qui se trouvent ainsi devant l'alternative : vendre leurs compatriotes et leurs amis ou payer leur patriotisme de leur vie ...

La rumeur, invraisemblable à mon avis, circule que les Allemands ont mis en liberté le bourgmestre Max, moyennant le paiement de 30.000.000 de francs.

Selon d'autres nouvelles qui, si elles se confirmaient, seraient des plus graves, les Allemands ont fait sauter les conduites qui ravitaillaient en eau la ville d'Anvers, la condamnant ainsi à une capitulation

plus ou moins immédiate, car ses habitants ne se résigneraient pas à mourir de soif, pas davantage que sa garnison, si nombreuse, ne pourrait tenir longtemps dans de telles conditions. On affirme également que les magasins de munitions du fort de Waelhem ont sauté le 29 et que, le 30 – c'est-à-dire hier –, le fort lui-même a été détruit ...

Une atmosphère d'angoisse pèse sur nous ...

Roberto J. Payró

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (20) », in LA NACION ; 6/04/1915.

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (21) », in LA NACION ; 7/04/1915.

Notes du traducteur (N.d.T.) :

Cathédrale Saint-Rombaut de Malines : photographie de presse Agence Rol

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b69316499>

Consultez le site de l'office du tourisme de Malines :

<http://toerisme.mechelen.be/fr/5657/content/16696/index.html>

Photos de Malines extraites de
HANOTAUX, Gabriel ; **Histoire illustrée de la guerre de 1914** ; Gounouilhou, 1915 ;

Tome 6, Chapitre XVII, pages 161 (le vieux château) et 171 (Aspect des quais sur la Dyle).

<http://digioll.library.wisc.edu/cgi-bin/History/History-idx?type=header&id=History.Hanotaux06>

Nous étant récemment rendu compte que, grâce à l'admirable travail de Benoît Majerus et Sven Soupart,

le *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) de Paul MAX (cousin du bourgmestre Adolphe MAX) était accessible sur INTERNET – il a été publié aux Archives de la Ville de Bruxelles / Archief van de Stad Brussel en 2006 –, il nous semble intéressant d'en citer des passages relatifs à certains événements évoqués par Roberto J. Payró.

http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf

Paul MAX dit à la date du :

Jeudi 1^{er} octobre 1914 (page 81). (...) *Le canon gronde toujours, il paraît que l'attaque des forts de Waelhem et de Wavre-Saint-Nicolas a été victorieusement repoussée. Aujourd'hui, le bruit du canon semble venir du côté de Louvain. La guerre continue avec sa lenteur désespérante qui laisse tout le temps à la Belgique d'être bouleversée de fond en comble.*